

Borras

La paroisse, foyer d'espérance

« Continuons sans fléchir d'affirmer
notre espérance, car il est fidèle,
Celui qui a promis. » (He 10, 23)

Le thème du colloque pouvait paraître désarçonnant aux yeux de beaucoup de nos contemporains, même chez des chrétiens. D'un part, la paroisse est devenue une réalité problématique dès lors que cette institution ne repose plus ni sur l'adhésion de tous les citoyens, vu le pluralisme ambiant, ni non plus sur sa connivence multiséculaire avec la vie locale qui jadis intégrait plusieurs aspects de l'existence (résidence, travail, sociabilité, culture, religion, etc.).

D'autre part l'espérance aussi est devenue une réalité problématique dans une culture moins sensible au temps, au devenir, à l'*à-venir*, bref à l'histoire tendue vers une fin, marquée par une promesse, aimantée par une parole venue d'ailleurs. Sans extérieur, le monde n'est-il pas voué à la répétition ? Purement immanente, sans ouverture à la transcendance, l'humanité n'est-elle pas vouée à l'éternel retour des choses ? Pour espérer, il faut consentir au temps, non pas le temps cyclique de l'éternel retour des saisons et des âges, mais le temps linéaire habité par une présence divine, une transcendance qui offre à notre humanité un but ailleurs qu'en elle-même. La philosophe française Chantal Delsol parle ici du « temps fléché », à savoir cette notion autant que cette expérience de « l'irruption de l'éternité dans le temps », d'une « brisure du temps qui dès lors lui assigne un ailleurs qu'en lui-même ».

Cette compréhension du temps présuppose une transcendance et donne lieu non seulement à une notion de l'histoire comme projet mais aussi à une notion d'eschatologie comme accomplissement. C'est la révélation judéo-chrétienne qui a largement contribué à cette vision du monde. Aussi, à partir du moment où cette vision d'abord religieuse du monothéisme, puis sécularisée des idéologies profanes du progrès ou du « Grand soir », perd du terrain dans la culture contemporaine, c'est aussi ce thème de l'espérance qui semble moins préoccuper nos contemporains. Ceux-ci ne se demandent plus tellement « pourquoi vivre ? » mais « comment vivre ? ». Ils ne semblent plus tellement avoir besoin d'une espérance, mais d'une sagesse pour vivre *aujourd'hui*.

Prendre la mesure de ce qui nous arrive

Il me semble nécessaire de prendre la mesure de « ce qui nous arrive ». Je pense qu'il nous faut prendre la mesure du décalage culturel entre la foi chrétienne en réponse à l'irruption de Dieu dans notre histoire, d'une part, et les croyances religieuses et comportements sociaux de la postmodernité, d'autre part, qui, après avoir remplacé le Dieu de la Révélation par la Raison, la Science et le Progrès, recherchent surtout un art de vivre « dans » le présent, sans ouverture à la transcendance et à l'au-delà.

Une double tentation nous menace : d'une part, celle de nous fondre dans la culture contemporaine, plus préoccupée du « comment (bien) vivre ? » avec ses dérives matérialistes et individualistes, et d'autre part celle de fuir ce monde en nous forgeant une identité fermée de rigueur et en surplomb.

Face au « que pouvons-nous espérer *encore* ? », on pourrait se satisfaire du « que puis-je vivre pour être *quand même* heureux ? ». Or, « la foi, nous dit l'Écriture, est une manière de posséder déjà ce qu'on espère » (He 11,1) : être croyant, c'est espérer et, même plus, *vivre* déjà de ce que l'on espère ! Il y aurait dès lors une autre facette du décalage de notre foi par rapport à la culture individualiste postmoderne et à la quête sapientielle de nos contemporains : nous croyons et nous espérons qu' « un ciel nouveau et une terre nouvelle » sont déjà là, « car le premier ciel et la première terre ont disparu » (Ap 21,1, cf. 2 P 3, 13). La tradition vivante de l'Église se nourrit de ce thème de l'élimination de la première création et de son remplacement par une création nouvelle qui va même bien au-delà de l'être humain nouveau (cf. 2 Co 5, 17 : Col 3, 10 ; Ep 2, 15 ; 4, 24), car elle englobe « le renouvellement [la régénération] de toutes choses » (Mt 19, 28 ; cf. Mc 13, 24.31 et Rm 8, 18-30). Or, l'inauguration de cette nouveauté déjà à l'œuvre est précisément la folie de la croix (cf. 1 Co 1, 18-25). Aujourd'hui, comme hier, celle-ci demeure un défi à la sagesse du temps et jette un malaise dans la culture ambiante.

De la soif d'absolu à l'accomplissement de soi

Saint Augustin dans ses *Confessions* (I,1) écrivait « notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi ». Cette soif d'absolu nous ouvre à plus grand que nous-mêmes et, en même temps, à plus intime que nous-mêmes. En revanche, une bonne partie de nos contemporains est beaucoup plus préoccupé de l'« accomplissement de soi ». L'être humain contemporain est de ce fait traversé par une conscience aiguë de l'omniprésence du risque (écologique, alimentaire, relationnel, etc.) et par la tâche d'être soi désormais vécue comme un impératif social à assumer tout seul.

Là où, auparavant, on attendait quelque chose par l'ouverture à une transcendance, avec enthousiasme, c'est-à-dire littéralement une joie se transportant *en Dieu*, on en vient aujourd'hui *au pire* à redouter le présent sous l'effet d'un catastrophisme lié au risque omniprésent, et *au mieux* à se satisfaire des petits bonheurs du quotidien avec exultation, c'est-à-dire littéralement en sautant pour exprimer son goût de vivre. On mesure dès lors combien parler de la paroisse comme « foyer d'espérance », c'est aller à contre-courant de la culture ambiante.

La paroisse, une institution pour le tout-venant

J'aime parler de la paroisse comme une communauté « pour tous » : à l'instar du diocèse dans son ensemble, elle permet au tout-venant, sans condition préalable, de prendre part *en ce lieu* au projet salvifique de Dieu. Son ouverture au tout-venant est inhérente à sa mission. Elle est le gage d'un accueil du milieu ambiant et des interpellations que l'environnement humain peut lui adresser. Elle requiert, pour être authentique, que tout être humain y soit accueilli comme un frère ou comme une sœur, qu'il soit chez lui en paroisse et que celle-ci habite « au milieu des maisons des hommes ». Cette ouverture n'est pas purement tactique : du point de vue de la transmission de la foi, elle

doit traduire un véritable intérêt pour la rencontre du tout-venant dans un esprit de gratuité avec la conviction que la foi relève du mystère de chacun.

Une véritable ouverture au tout-venant lui manifeste qu'il est attendu mais non harcelé ! Cela suppose que l'Église dans son ensemble, le diocèse et la paroisse ne soient pas préoccupés par leur propre reproduction et leur propre sauvetage. Une telle ouverture préserve l'institution paroissiale de tout repli sur elle-même, l'ouvre aux signes des temps et la dispose sans cesse à chercher la volonté de Dieu et à la trouver. Dans ces conditions, l'ouverture au tout-venant encourage aujourd'hui la paroisse à proposer la foi avec confiance et sérénité, en comptant sur la fidélité de Dieu. On comprend aisément qu'étant simplement ce qu'elle doit être, la paroisse est, par sa nature même, un « foyer d'espérance » car la fraternité ecclésiale qu'elle favorise, signifie et anticipe à la fois la fraternité universelle à laquelle notre humanité aspire. Mais cela suppose que les paroissiens comptent véritablement sur l'amour de Dieu et vivent la foi et l'espérance qu'il suscite en eux.

Un lieu pour la Parole, l'eucharistie, la diaconie et le discernement

A cet effet la paroisse doit demeurer un lieu pour la parole, l'eucharistie, la diaconie et le discernement. La communauté ecclésiale – singulièrement la paroisse – est le lieu de cette « Parole » de Dieu : elle y résonne pour parler, grâce à l'Esprit, au cœur des baptisés. Dieu, en effet, *leur* parle dans un dialogue dont il a l'initiative. « S'il ne parlait pas le premier, écrit Marc-François Lacan, nous ne pourrions pas le connaître vraiment ; en nous parlant, il fait ce qu'il est le seul à pouvoir faire : il se révèle ». D'où notre capacité d'écouter la parole de Dieu : par la prière, la méditation, l'échange spirituel avec les autres, etc. La prière est un des lieux majeurs d'apprentissage de l'espérance, écrit Benoît XVI: «De façon très belle, Augustin a illustré la relation profonde entre prière et espérance dans une homélie sur la *Première lettre de Jean*. Il définit la prière comme un exercice du désir. L'homme a été créé pour une grande réalité – pour Dieu lui-même, pour être rempli de Lui. Mais son cœur est trop étroit pour la grande réalité qui lui est assignée. Il doit être élargi. “C'est ainsi que Dieu, en faisant attendre, élargit le désir; en faisant désirer, il élargit l'âme; en l'élargissant, il augmente sa capacité de recevoir” » (Encyclique *Spe Salvi* [=SS], n°33). Comme croyants nous faisons l'expérience personnelle (all. *Erlebnis*) de Dieu qui parle dans nos vies (dans les rencontres, la souffrance, des événements joyeux, les signes de temps, etc). L'écoute de la Parole est cependant appelé à devenir un lieu d'expérience ecclésiale (all. *kirchliche Erfahrung*).

L'eucharistie est mémoire du Christ, de l'événement de salut dans sa Pâque et par la Pentecôte de son Esprit. Elle est l'acte où Dieu convoque l'humanité pour en faire « son » peuple. Cette convocation annonce la réconciliation de toute l'humanité. C'est la portée de l'anamnèse après le récit de l'institution.

L'eucharistie renvoie à la diaconie. Si elle nous met en relation avec Celui qui s'est donné lui-même « en rançon pour nous tous » (cf. 1Tm 2,6), elle nous établit en communion avec lui et nous implique dans son être « pour tous ». Cela devient notre façon d'être ! « C'est seulement dans la communion avec Lui, écrit Benoît XVI, qu'il nous devient *possible* d'être vraiment pour les autres » (SS 28, c'est moi qui souligne).

Ce monde est aimé de Dieu et, par la force de son amour, tous les êtres humains peuvent œuvrer à la réconciliation à laquelle ils aspirent. C'est ainsi que, dans la liberté

intérieure que la foi leur procure, les baptisés répondent à l'amour que Dieu a pour notre humanité, parce que « l'amour de Dieu se révèle dans la responsabilité envers autrui », écrit Benoît XVI après avoir cité Maxime le Confesseur : « Qui aime Dieu aime aussi son prochain sans réserve » (SS 28). La communauté ecclésiale – singulièrement la paroisse – est le lieu où la reconnaissance de l'amour de Dieu pour notre humanité – expérience en principe existentielle des baptisés (all. *Erlebnis*) – devient une expérience communautaire d'action de grâce, de mémoire et de prophétie (all. *Erfahrung*). Par son regard confiant sur le présent, la communauté ecclésiale est le lieu où l'on reprend confiance en la réussite de notre humanité grâce à la foi en la victoire du Ressuscité sur les puissances du mal, de mort et de péché.

L'espérance comme invention du présent

A ce point de mon exposé ma conviction est que le seul véritable lieu d'engagement des baptisés c'est le présent, le seul lieu où se joue leur liberté. Le seul lieu où se traduit notre foi en Dieu. Espérer, ce n'est pas « voir l'avenir », c'est « connaître ce qu'on ne voit pas » (cf. He 11,1). Il ne s'agit pas de « deviner le futur » même si l'espérance nous tourne vers l'avenir. Celui-ci ne nous dégage pas du seul et unique lieu de notre engagement : le présent où peut s'esquisser un véritable art de vivre où le « comment vivre ? » se laisse éclairer et stimuler par le « pourquoi vivre ? ».

Dans les bouleversements actuels, peut-être sommes-nous trop facilement portés à « vouloir imaginer l'avenir », notamment pour l'Église, nos communautés, les choses de la foi. Je cite volontiers ces belles paroles du Frère Christian de Chergé, supérieur des moines de Thibirine : « il n'y a d'espérance que là où l'on accepte de ne pas voir l'avenir. Vouloir imaginer l'avenir, c'est faire de l'espérance fiction. Dès que nous pensons l'avenir, nous le pensons comme le passé. Nous n'avons pas l'imagination de Dieu. Demain sera autre chose et nous ne pouvons pas l'imaginer. Cela s'appelle la pauvreté » (Frère Christian de Chergé, Alger, Carême, 8 mars 1996).

« L'espérance chrétienne en Dieu qui ressuscite Jésus d'entre les morts, écrit Jean-Louis Souletie, est appelée à montrer comment elle donne à des sujets brisés de prendre en charge la responsabilité de l'invention de la société ». Ce théologien nous dit que l'heure n'est peut-être plus à réformer la société, ni même à imaginer l'avenir, mais à inventer le présent. En s'exprimant de la sorte, il semble en phase avec la sensibilité de bon nombre de nos contemporains, chrétiens y compris, désormais plus soucieux du « comment vivre ? » que du « pourquoi vivre ? ». Espérer – cet impossible rêve pour les postmodernes – devient une attitude plausible dès lors qu'elle se vit au quotidien en confiance, de façon désintéressée – gratuitement autant que gracieusement – et avec discernement *en Église*.

L'espérance se vit au quotidien, dans l'aujourd'hui de Dieu. « L'espérance ne trompe pas, écrit saint Paul aux chrétiens de Rome, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné » (Rm 5, 5) pour que ce monde devienne plus beau, plus habitable, plus fraternel. En créant du lien social, en tissant des liens humains et humanisants, en rendant la société plus solidaire, les chrétiens traduisent dans l'aujourd'hui ce qui a été inauguré par la Pâque du Christ, ce qui est *déjà* acquis mais n'est *pas encore* pleinement réalisé. Ils font ainsi œuvre divine dès lors que Dieu a lié son sort à la réussite de notre humanité.

Nos communautés, notamment les paroisses, n'ont-elles pas à se placer aux lieux où l'être humain doit être reconnu dans sa dignité d'enfant de Dieu et où notre humanité est appelée à être plus fraternelle. Face aux dangers de replis individualistes, aux réflexes sécuritaires de peur, à la privatisation des croyances et des convictions, elles peuvent ainsi manifester la pertinence de la foi chrétienne dans l'espace public. On mesure ici toute l'importance de la « diaconie » dans la vie de l'Église : celle-ci n'est pas là uniquement pour rendre service, pour être serviable, mais pour servir l'humain, tout l'humain, désormais visité par Dieu devenu l'un des nôtres. Et servir, cela va jusqu'à donner sa vie (cf. Mc 10,45). C'est là que Dieu nous attend parce qu'il nous y a précédés.

Espérer en confiance

L'espérance se vit dans la confiance, avec la même confiance – pour autant qu'on y arrive – que Dieu manifeste en créant ce monde et l'être humain – à son image et à sa ressemblance – pour se communiquer à lui. Dieu croit en la réussite de sa création mais *pas sans* la liberté de l'être humain. Ce pari de confiance dit bien toute l'espérance qui est la sienne. D'ailleurs, la théologie nous dit que l'espérance est une vertu *théologique*, c'est-à-dire une attitude d'abord divine. Dieu espère en l'être humain. L'espérance interroge notre capacité à *faire confiance*. Elle nous provoque, comme Église, à croire que ce monde est aimé de Dieu. Elle nous invite à vivre cette confiance dans nos relations interpersonnelles et dans nos rapports institutionnels.

Notre espérance est *pour* le monde : à savoir le salut à l'œuvre dans notre humanité. Cette dynamique de l'espérance incite la communauté ecclésiale « à ne plus faire de sa propre survie la principale valeur de son engagement ». Ce qui se joue en effet dans l'événement du salut en Jésus-Christ, c'est la création nouvelle et non pas d'abord le peuple qui en témoigne grâce à son Esprit. Le peuple que Dieu s'est acquis joue précisément le rôle de témoin de ce qui est en train de se produire. Il atteste ce monde désormais renouvelé par l'alliance définitive de Dieu nouée en Jésus-Christ et partagée par son Esprit. L'Église dans son ensemble (lat. *ecclesia universa*), les particulières ou locales (lat. *ecclesiae particulares seu locales*), toutes les communautés ecclésiales, y compris nos paroisses, sont appelées à un véritable décentrement qui les libère de l'inquiétude de leur sauvetage sous l'effet des bouleversements culturels et sociaux, même à l'échelle planétaire. La paroisse ne pourra donc devenir « foyer d'espérance » que si elle se préoccupe non de sa perpétuation mais de l'attestation de l'Évangile. L'Église n'a pas son but en elle-même. Il faut sans cesse se le rappeler.

La paroisse à « l'âge du l'accomplissement de soi »

En postmodernité, pour la plupart de nos contemporaines, la question n'est peut-être plus « pourquoi vivre ? » mais « comment vivre ? ». Ce n'est plus « qu'est-ce qui est vrai ? » qui importe parce que la démesure de la modernité a produit le désenchantement du monde, la « fin des grands récits ». Ceux-ci ne sont plus crédibles, que ce soient les croyances religieuses, l'édifice des vérités de la foi chrétienne dans la foulée du monothéisme juif, ou leurs versions sécularisées depuis les Lumières avec la Raison, le Progrès, le Grand Soir.

Ce début de 21^e siècle est le théâtre d'une crise de sens qui affecte non seulement la religion, les vérités transcendantes, l'adhésion de foi, mais aussi la société, les vérités immanentes et les idéologies séculières. À l'ère de certitudes ou à l'âge de vérités, religieuses ou sécularisées, semble succéder l'ère de sagesse plus soucieuses de bonheur, singulièrement individuel, de fables utiles, voire de mythes édifiants.

S'attarder quand le soir vient...

Aujourd'hui comme hier, l'Église est présente là où il y a des baptisés mais les paroisses actuelles tiennent par l'implication, à des degrés divers, de nombreux baptisés et ce n'est plus au seul ministère du prêtre que revient l'édification de l'Église et l'annonce de l'Évangile *en ce lieu*. La fin de la « civilisation paroissiale » n'a pas donné lieu à la fin de la paroisse. Désormais sous l'effet des bouleversements culturels et des mutations ecclésiales, c'est par l'engagement de beaucoup – fidèles laïcs, pasteurs et autres ministres – que se recompose une visibilité ecclésiale par des pôles paroissiaux.

N'est-ce pas là *aussi*, en cheminant avec d'autres chrétiens, qu'il y a lieu d'avancer *en confiance*, dans la construction d'un *art de vivre* et l'élaboration d'un *style de vie* ecclésiale pour « inventer le présent » par l'écoute de la Parole de Dieu et la célébration de l'eucharistie, avec le discernement que cela requiert ?

Comme ce soir-là où Jésus a brûlé le cœur de ses disciples (Lc 24, 15-35), nos contemporains postmodernes peuvent sans doute être *rejoins* dans leur questions et désillusions, dans leur quête de « comment vivre ? ». Sur leur chemin d'Emmaüs, ils peuvent *parler et discuter*, se voir *ouvrir les Écritures*, *s'attarder quand le soir vient* et, si le cœur leur en dit, *rompre le pain* du partage. Peut-être un jour iront-ils, eux aussi, *raconter* à d'autres *ce qui s'est passé sur leur route* ?

Alphonse Borras, Université catholique de Louvain